

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre V : Le « *Te Deum* ».

La Légation donnait peu de besogne ; la course du matin, à travers la forêt, vers Bruxelles encore assoupi, était à elle seule un plaisir ; l'après-midi, on faisait un tour de golf à Ravesteyn ou une promenade le long des routes champêtres de l'aimable Brabant, jusqu'à l'un des petits villages flamands du voisinage. Je passai bien des matinées sans ouvrir les journaux jusqu'au moment où commença le procès Caillaux ; nous suivîmes cette affaire avec l'intérêt et l'amusement que nous procure à nous autres, habitués au droit coutumier anglais, la procédure française, bien qu'au fond le résultat soit le même.

Je me rappelle un jour sinistre dans l'histoire du monde, où je fus rudement ramené aux réalités de l'existence, que ces journées de bleu et d'or avaient éloignées de mes pensées. Assis devant ma table, j'aspirais par la fenêtre ouverte l'air délicat d'une matinée de juin, chargée d'odeurs et de sons champêtres. J'avais devant moi le manuscrit de mon roman et j'étais bien loin, par delà les mers et le temps présent, dans un petit village de l'Ohio, plus réel à ce moment

pour moi que Bruxelles ; j'essayais de le rendre réel au futur lecteur qui, un jour d'été comme celui-ci, feuilletterait paresseusement ce livre, dont je n'étais pas encore le maître ... Et tout à coup voici le branle d'une sonnette impatiente, le mandat impératif du téléphone, la plus irritante, la plus impertinente des inventions modernes, et puis voici le doux Omer avec lequel il est impossible de se fâcher :

- *Excellence, le prince héritier d'Autriche a été assassiné à Sarajevo !*

Où ? Par qui ? Pourquoi ? Je n'avais jamais entendu le nom de Sarajevo ; je ne savais pas où cela pouvait se trouver. C'était bien moins réel que le village de l'Ohio que j'essayais d'évoquer. Le kronprinz d'Autriche me semblait un être immatériel, un spectre se mouvant dans les régions inférieures où sont allés tant de membres de cette maison de Habsbourg qui paraît vouée à souffrir et à faire souffrir. J'avoue que son intrusion ce matin me parut des plus indiscretes : sans doute, il y aurait un registre à signer à la Légation d'Autriche !

Deux ou trois jours plus tard, à l'église Saint-Jacques-sur-Caudenberg, messe solennelle pour le repos de l'âme du prince assassiné. Nous étions là, tout le corps diplomatique, revenus des quatre coins de l'Europe, dans l'église transformée en chapelle ardente avec des tentures de velours noir à broderies d'argent, un

catafalque noir aux armes d'Autriche, des multitudes de cierges grésillant à l'autel ; des prêtres et le nonce officiant. Après l'absolution, quand nous eûmes, cierge en main, rempli le chœur et passé devant le prêtre qui faisait baiser la patène, quand nous eûmes exprimé nos condoléances au comte Clary et Aldringen, ministre d'Autriche, nous sortîmes vers le portique et restâmes quelque temps à bavarder, à nous demander des nouvelles, ne pensant guère, je le crains, au pauvre prince en l'honneur de qui venait de s'accomplir cette imposante cérémonie. Les autos démarraient ; je partis sous la pluie, le long du parc détrempe, vers la forêt, où la pluie s'égouttait tristement sur les mousses.

Je me mis à lire les journaux plus attentivement, mais après quelques jours, le public parut oublier ce meurtre ; chacun alla à ses affaires, abandonnant comme avant aux diplomates le feu qui couvait dans les Balkans, avec la vieille confiance qu'ils sauraient l'étouffer à force de « *notes* ».

Juin passa, juillet commença.

Le 21 juillet, fête nationale belge, on célèbre le *Te Deum* à Sainte-Gudule en l'honneur de Léopold I^{er}, l'auguste fondateur de la dynastie. La ville est en liesse ; partout flottent les couleurs noire, jaune et rouge.

Les boulevards étaient pleins de monde et les rues de la ville basse regorgeaient de cette foule bruxelloise si naturellement, si naïvement gaie. Depuis le matin, de longues « *queues* » stationnaient devant les théâtres, qui jouent gratuitement ce jour-là. Les trams emportaient la foule qui cherchait l'ombre dans la forêt de Soignes ou suivait, à Stockel], la semaine d'aviation. Foule aussi, au parvis Sainte-Gudule, pour apercevoir la famille royale à sa sortie. « *Uniforme et décorations* » avait dit le ministre des Affaires étrangères, ce qui représentait pour moi l'ennui de l'habit noir à porter en plein jour.

La vieille collégiale des saints Michel et Gudule se remplissait de monde ce matin pour un spectacle qu'elle avait vu se répéter depuis huit siècles. Une lumière atténuée, tombant de la nef, éclairait les uniformes des représentants de l'armée, du Gouvernement, du corps diplomatique, les juges en robe rouge, les évêques en vêtements sacerdotaux ; il y avait des moines tonsurés, la robe blanche d'un dominicain, la robe brune d'un franciscain pieds nus dans ses sandales ; et, à l'entrée du transept, au Treurenberg, une double haie de grenadiers, coiffés du haut colback en peau d'ours. Un large tapis cramoisi conduisait à l'autel, et les antiques piliers de la nef et du transept portaient des trophées de drapeaux et de bannières. Partout, le mouvement et le

frôlement d'une foule heureuse, animée par cette lumière et cet éclat de couleurs ; une agréable excitation, contenue par la grandeur du lieu. Il y avait là, non seulement les personnalités de la ville, mais la présence mystérieuse des personnages historiques qui, en d'autres temps, avaient promené sur ce parvis leur gloire périssable.

Nous prîmes nos places réservées dans le chœur ; salutations, sourires, poignées de main, bavardages, puis un roulement de tambours, une sonnerie de trompettes et, sous les voûtes altières, ce commandement militaire, net comme l'acier :

- *Présentez armes !*

On entendit le bruit saccadé des mousquets, pendant que les grenadiers présentaient les armes, puis un cri : « *Vive le Roi !* »

Leurs Majestés, accompagnées de leur suite, s'avançaient lentement, gravissaient les marches du chœur, prenaient place sur deux trônes, à droite et à gauche de l'autel. Le grand orgue mugit, les trois prêtres, en chapes d'or, à l'autel, commencèrent de chanter le *Te Deum*.

La famille royale formait un intéressant tableau. Le Roi, grand, large d'épaules, hâlé par son séjour à la mer – il arrivait d'Ostende –, portait son uniforme habituel de lieutenant général ; derrière le pince-nez, son oeil attentif, observant tout, parcourait l'assistance. La Reine, frêle, délicate,

avec la grâce de ses yeux de jeune fille, de sa bouche sensible, avait à ses côtés les trois enfants royaux : les deux princes, Léopold, duc de Brabant, et Charles, comte de Flandre, jeunes blondins graves et minces, en costumes de satin gris à larges cols de batiste ; et la princesse Marie-José, avec sa jolie petite figure malicieuse sous la masse crépue de ses cheveux d'or bouclés, enfant dont tous les peintres et tous les sculpteurs belges ont reproduit l'image. J'observais cette famille si intéressante, où les parents donnent l'exemple de l'affection, du bon sens, de toutes les vertus domestiques. Et je pensais aux autres rois, reines, princes et princesses qui avaient occupé cette même place, aux deux Léopold, le père et le fils, fondateurs de la dynastie, si différents l'un de l'autre et si différents du souverain qui se trouvait là, ce matin de juillet.

Devant ce même autel s'agenouilla jadis la duchesse de Parme ; ici Guillaume I^{er} de Hollande fut couronné ; Pierre le Grand s'émerveilla devant la chaire sculptée de Verbruggen, la chapelle somptueuse du Saint-Sacrement, les précieuses verrières peintes par Rozier, les statues des douze Apôtres. Philippe II fit célébrer le service funéraire de Charles-Quint ; les ducs de Brabant et de Bourgogne sont enterrés dans cette église ; ici eurent lieu les funérailles de Frédéric de

Mérode, le patriote mortellement blessé à Berchem ; ici, plus anciennement, se tinrent les pompeuses cérémonies de deux chapitres de l'Ordre de la Toison d'Or. Je regardais ce jeune garçon grave et mince, S. A. R. le Prince Léopold-Philippe-Charles-Albert-Meinrad-Hubert-Marie-Miguel, duc de Brabant, prince de Belgique, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, absorbant de ses larges yeux d'adolescent le spectacle magnifique. Quelles pensées contenait cette âme d'enfant ? Avait-il une idée des tragiques changements de l'histoire de Belgique ? Verrait-il d'autres scènes semblables, quand d'autres auraient pris nos places ? Se tiendrait-il où se tient son père, tandis que prêtres chanteraient des *Te Deum* en son honneur ?

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. » Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « Le *Te Deum* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre V (1914) in *La Belgique sous*

l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 13-17. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 5 (« *The Te Deum* »), volume 1, pages 18-23, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%205.pdf>

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans ***A journal from our Legation in Belgium*** ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des

mêmes dates dans son ***Diario de un testigo*** (*La guerra vista desde Bruselas*) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

Il faut notamment lire de **Roberto J. Payró** :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20MENACES%20AMENAZAS%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20AMENAZAS.pdf> (version originelle espagnole)

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20DREINGEN%20AMENAZAS%20NL.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son ***Journal de guerre*** (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf